



Les quartiers multiethniques montréalais : une lecture urbaine

Annick Germain

Volume 40, Number 1, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057242ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057242ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Germain, A. (1999). Les quartiers multiethniques montréalais : une lecture urbaine. *Recherches sociographiques*, 40(1), 9–32.
<https://doi.org/10.7202/057242ar>

Article abstract

This paper raises the question of how interethnic coexistence unfolds on a day-to-day basis in Montreal. Certain results drawn from a broad survey of the most ethnically diverse neighborhoods of the metropolis lead to the observation that the modes of public sociability tend toward a peaceful yet distant coexistence, as well as toward an ethnic segmentation of active interactions.

LES QUARTIERS MULTIETHNIQUES MONTRÉALAIS : UNE LECTURE URBAINE

Annick GERMAIN

Comment se déroule au quotidien la cohabitation interethnique à Montréal ? Quelques résultats d'une vaste enquête sur les quartiers les plus multiethniques de la métropole permettent de constater, notamment, que les modes de sociabilité publique renvoient à une cohabitation pacifique et distante ainsi qu'à une segmentation ethnique des interactions actives.

Montréal connaît depuis quelques années une immigration internationale importante et fort diversifiée quant aux pays de provenance. La métropole est certes depuis longtemps une terre d'accueil pour les populations d'origine immigrante, mais les vagues d'immigration qui se sont succédé depuis une vingtaine d'années modifient significativement le paysage de nombreux quartiers. On assiste en effet à une multiethnisation accélérée de certains quartiers jadis identifiés à une ou deux communautés ethniques, ainsi qu'à une expansion des quartiers multiethniques dans la région montréalaise. Quelles dynamiques sociales accompagnent ces évolutions à l'échelle de la vie urbaine, à quels modes de cohabitation donne lieu cette coexistence d'origines ethnoculturelles variées au sein des quartiers ? Telles sont les questions guidant le propos général de cet article inspiré d'une vaste enquête menée dans sept quartiers multiethniques de la région métropolitaine. Dans un premier temps, nous présenterons brièvement le courant de recherche dans lequel s'inscrit cette enquête et nous nous attarderons quelque peu sur la notion de quartier. Dans un deuxième temps, nous décrirons la stratégie de recherche mise au point, non sans avoir auparavant introduit quelques données d'ensemble sur l'immigration internationale. Nous brosserons ensuite un portrait des sept quartiers étudiés pour mettre en évidence l'éventail des dynamiques urbaines et de peuplement ainsi que certains traits de la cohabitation interethnique qui les distinguent. Puis, parmi les

multiplés volets de notre enquête, nous retiendrons la sociabilité publique, qui aborde de manière inédite dans la littérature québécoise le thème de la cohabitation interethnique¹. Nous proposerons enfin quelques hypothèses relatives aux conditions entourant certaines formes que prend cette cohabitation dans l'espace public à Montréal.

1. *Le quartier comme scène de la cohabitation interethnique*

Ce n'est pas d'hier que l'on interroge migrations et ethnicité à l'aune de leur inscription dans l'espace urbain ni que l'étude de l'immigration ouvre pour les « urbanologues » des perspectives heuristiques inédites sur la ville. On doit cependant aux chercheurs français d'avoir depuis une quinzaine d'années renouvelé l'intérêt de telles démarches à l'aide d'approches qualitatives inspirées par le renouveau de l'ethnologie urbaine aux États-Unis ainsi que par la relecture des travaux de l'École de Chicago. Comme l'illustre bien le bilan de la recherche française effectué par R. de Villanova et R. Bekkar, l'étude des espaces habités offre un terrain de choix pour comprendre diverses facettes de l'immigration (VILLANOVA et BEKKAR, 1994). Parmi ces dernières, un thème retient notre attention car il est encore peu développé dans la littérature québécoise², celui de la cohabitation interethnique dans le cadre de la vie quotidienne. Il faut toutefois préciser le contexte qui, en France, a convaincu les chercheurs d'en faire un sujet d'investigation privilégié. Le numéro thématique d'*Espaces et sociétés* consacré à la cohabitation pluriethnique en 1984 évoquait d'entrée de jeu l'escalade du discours politique concernant les immigrés ainsi que la multiplication de crimes racistes. Quittant le terrain de l'analyse des politiques ou celui de problèmes sociaux donnés, était-il possible de jeter un éclairage nouveau sur des questions sociales particulièrement épineuses et très médiatisées depuis l'éclatement de crises à connotation raciale dans des contextes urbains précis, notamment certaines banlieues françaises ? Il y avait lieu en effet de prendre du recul par rapport à une lecture de l'immigration dominée par des événements et situations critiques pour se centrer sur la quotidienneté des relations sociales et sur la dynamique des peuplements qui, au fil des ans, constituent les milieux de vie. Plusieurs travaux ont donc été consacrés à l'étude des processus d'insertion des immigrés dans un contexte urbain donné ainsi que des dynamiques de cohabitation interethnique qui caractérisent ces contextes, en l'occurrence les ensembles de HLM et les quartiers centraux (MANTOVANI et SAINT-RAYMOND, 1984 ; VERPRAET et VILLANOVA, 1984 ; GUILLON et TABOADA-

1. Un autre volet de l'enquête, la dynamique communautaire, fait l'objet d'un article écrit en collaboration avec Bernadette Blanc et paraîtra dans la *Revue européenne des migrations*.

2. Des percées significatives ont toutefois été effectuées ces dernières années notamment avec les travaux d'Anne Laperrière sur les jeunes (LAPERRIÈRE, 1991), et tout récemment ceux de Francine Dansereau et Anne-Marie Séguin sur le logement social (DANSEREAU et SÉGUIN, 1995).

LEONETTI, 1986 ; DE RUDDER et GUILLON, 1987 ; TABOADA-LEONETTI, 1987 ; RAULIN, 1990 ; TOUBON et MESSAMAH, 1990 ; SIMON, 1995).

Au Québec, le contexte politique et culturel dans lequel s'inscrivent les questions reliées à l'immigration internationale est fort différent mais s'avère tout aussi « sensible ». Il l'est tout particulièrement depuis le retour en force de la question nationale et du débat linguistique. La présence des immigrants, et plus largement des « communautés culturelles », interpelle de surcroît les référents identitaires du Québec et les fondements du nationalisme. Ainsi, ici comme ailleurs, l'agenda de la vie politique québécoise et la médiatisation qui l'accompagne induisent une surpolitisation de la question de l'immigration internationale. Pour prendre quelque distance avec le rôle de la presse dans la construction d'une image dramatisée de la présence immigrante dans la métropole, le ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, de concert avec la Ville de Montréal, souhaitait examiner la participation des communautés culturelles³ à la vie de quartier et la réalité quotidienne de la cohabitation interethnique dans la région montréalaise⁴, mais ce, sans poser d'emblée la question de l'intégration de ces dernières dans la société d'accueil (PICHÉ et BÉLANGER, 1995 ; MAICC et CEE, 1994). Ces préoccupations aboutissaient donc à interroger la vie de quartier de manière relativement similaire à celle utilisée par nos collègues français. Nous avons donc utilisé la notion d'*insertion urbaine*, certes tout aussi discutable que le concept d'intégration, mais qui nous permettait de centrer nos analyses sur la coexistence au sein d'un territoire urbain d'habitants d'origines diverses, et de cerner ainsi un microcosme dont nous ferions une lecture ethnographique. Encore fallait-il s'assurer de l'« épaisseur sociale » de ce territoire, c'est-à-dire de l'existence d'un espace de relations sociales animant un espace physique donné. Nous pouvions d'autant moins faire l'économie d'un débat sur la notion de quartier⁵ que nous voulions couvrir une variété de quartiers plus large que celle généralement abordée par nos collègues français. Les travaux de ces derniers portent en majorité sur des anciens

3. Depuis 1997, le terme « communauté culturelle » n'est plus utilisé par le ministère qui a d'ailleurs changé de nom pour prendre celui de ministère des Relations avec les Citoyens et de l'Immigration.

4. Tels étaient les termes principaux d'un contrat de recherche confié par le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration en collaboration avec la Ville de Montréal à une équipe de recherche de l'INRS-Urbanisation coordonnée par Annick Germain et composée de Bernadette Blanc, Johanne Charbonneau, Francine Dansereau et Damaris Rose, ainsi que de Julie Archambault pour la géocartographie (GERMAIN *et al.*, 1995). Les propos énoncés dans le présent article n'engagent toutefois que la seule responsabilité de l'auteur qui tient cependant à remercier Johanne Charbonneau, Francine Dansereau et Jaël Mongeau pour leurs suggestions et commentaires.

5. Les termes de ce débat sont présentés dans un texte écrit en collaboration avec Annick GERMAIN, Johanne CHARBONNEAU et Julie-Elizabeth GAGNON (1998) « Le quartier : un territoire social significatif ? » et font l'objet d'un programme de recherche financé par le fonds FCAR.

quartiers dits populaires, dotés d'une identité façonnée au fil du temps. La scène est donc bien délimitée et les chercheurs peuvent mettre en œuvre un ensemble de méthodes d'approche pour comprendre de l'intérieur ces petits mondes sociaux. À Montréal, les quartiers multiethniques sont de nature plus variée et incluent notamment des banlieues de classe moyenne. Celles-ci offrent-elles une épaisseur sociale qui puisse fonder la pertinence d'une analyse de quartier ? Peut-on vraiment parler de vie de quartier lorsque l'on a affaire à des fragments de ville simplement désignés par une lettre (c'est le cas du quartier « S » à Brossard dont nous reparlerons), et qui semblent relever d'une réalité bien différente de celle des quartiers-villages traités dans les études françaises ?

La sociologie nous a appris à débusquer les nostalgies qui se cachent derrière les représentations du quartier-village, sorte d'univers fusionnel fonctionnant à la cohésion sociale et au sentiment d'appartenance (GRAFMEYER, 1994). Mais elle nous met aussi en garde contre les définitions trop radicales de l'urbanisation associée à une dislocation complète des espaces d'activité et des espaces de relations personnelles qu'autoriserait une maîtrise totale des distances et donc une émancipation des rapports de proximité (RÉMY et VOYÉ, 1992). Nous avons donc posé au départ le quartier comme un espace à géométrie variable qu'il fallait avant tout saisir comme un produit social, et dont les paramètres nous seraient donnés par les habitants et les habitats qui s'y succèdent depuis ses origines.

De plus, le choix d'observer les coexistences interethniques à l'échelle des quartiers relevait également d'une volonté d'examiner comment jouent les variables proprement urbaines dans les dynamiques de cohabitation ou, pour reprendre la terminologie de Y. GRAFMEYER (1994), comment se combinent *les logiques de territoire et les logiques de population et de peuplement*. Si le quartier n'est pas une simple convention administrative, souvent composite car les définitions changent avec les intervenants et les secteurs d'intervention engagés, s'il fonctionne comme un véritable milieu social, il possède aussi une morphologie urbaine qui intervient dans la fabrication des *modus vivendi* sur lesquels se bâtissent les cohabitations. Les traits du tissu urbain ne sont pas insignifiants du point de vue des conduites sociales ; ils jouent notamment sur les conditions dans lesquelles vont se côtoyer les habitants d'un quartier.

Nous avons appréhendé les dynamiques de cohabitation interethnique en regardant le quartier comme un espace *fonctionnel* doté d'une morphologie (grille de rues, densité, typologie architecturale, etc.) et d'équipements et de services entre lesquels circulent les habitants. Comment les traits du tissu urbain favorisent-ils l'entrecroisement ou le parallélisme des trajectoires quotidiennes ? Il fallait également traiter le quartier comme un espace *symbolique* où se forment des images et des représentations collectives mais non nécessairement partagées par tous. Dans certains quartiers, ces images sont très puissantes, tantôt comme éléments de stigmatisation, tantôt comme vecteurs de rassemblement. Enfin, nous avons laissé de côté

l'étude des cohabitations dans l'habitation proprement dite et ses abords immédiats pour voir comment la vie de quartier s'incarne dans les lieux publics (espaces ouverts et accessibles à tous) et dans la vie publique (vie associative et communautaire). Les citoyens se côtoient dans de nombreux espaces de vie : ceux du travail et de l'école en constituent les principaux à l'extérieur du domicile. Mais ils se côtoient aussi dans de nombreux espaces publics urbains (rues, places, parcs, centres commerciaux, etc.) et ces coprésences peuvent prendre différentes formes, de l'échange au conflit en passant par la reconnaissance minimale de la présence d'autrui. Dans l'expérience urbaine, la capacité de vivre ensemble dans la diversité sociale et ethnoculturelle est fortement mise à l'épreuve. Comment, dans la région montréalaise, se déroule cette coexistence dans les espaces de la vie quotidienne, dans les quartiers multiethniques ?

2. *Les quartiers multiethniques à Montréal : quelques cas de figure*

Mais tout d'abord, pourquoi étudier les quartiers multiethniques ? Que représentent-ils dans le paysage de l'immigration dans la métropole et quel portrait peut-on en faire ?

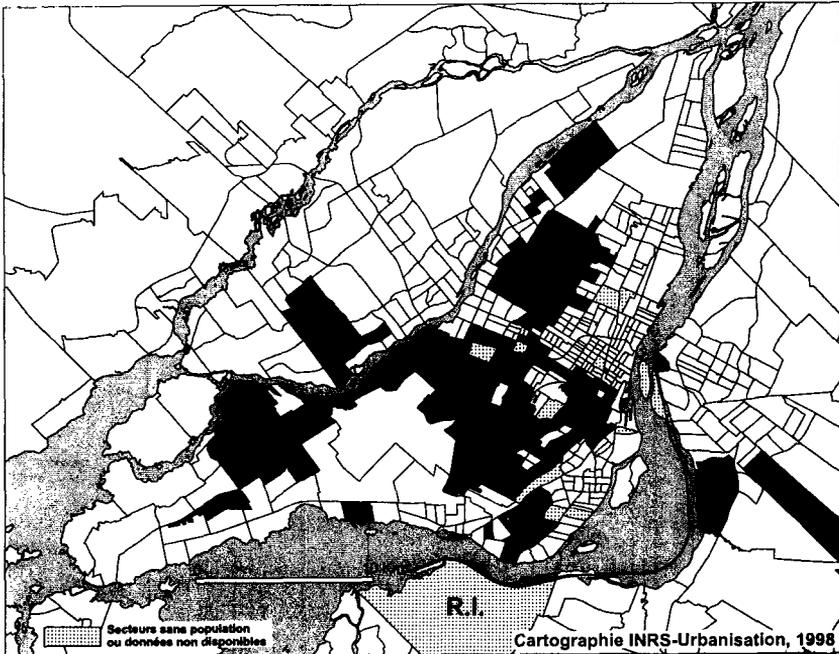
Commençons par rappeler que le total des immigrants admis annuellement au Québec a toujours beaucoup fluctué. En réponse à de nouvelles directives du gouvernement du Québec, ce nombre est devenu particulièrement élevé au début des années 1990, oscillant entre 40 000 et 50 000 personnes. Il a depuis considérablement diminué et s'élève à 28 370 en 1996 (MRCI, 1998). Ce flux migratoire se concentre en presque totalité dans la région montréalaise, ce qui en fait donc un phénomène essentiellement métropolitain. Au recensement de 1996, 88 % de la population immigrée, c'est-à-dire née à l'extérieur du Canada, se retrouvait dans la région métropolitaine de recensement, la RMR⁶. Bien plus, sept immigrants sur dix s'installaient sur l'île de Montréal qui compte un peu moins de deux millions d'habitants (1 775 846) dont ils représentent plus du quart (26,1 %). La présence immigrante est particulièrement forte dans la Ville de Montréal qui reçoit environ 40 % de l'immigration au Québec. La carte 1 illustre la répartition de l'immigration sur le territoire de la RMR en faisant ressortir les secteurs de recensement dont plus du quart de la population est immigrée. De toute évidence, l'immigration internationale se concentre au cœur de la région métropolitaine mais on notera également qu'elle se déploie sur un territoire relativement vaste qui inclut à présent certains secteurs sur la rive sud et sur l'île Jésus (Laval). En d'autres termes, la banlieue possède elle aussi ses quartiers d'immigrants : la proportion d'immigrés dans la population des municipalités de Saint-Laurent, Côte-Saint-Luc, Saint-Léonard, Dollard-des-Ormeaux et Mont-Royal dépassait 30 % en 1996. Montréal-

6. La population immigrée représentait 17,8 % de la RMR ; celle de Toronto totalisait 41,9 % et celle de Vancouver 34,9 % en 1996.

Nord, Pointe-Claire, Pierrefonds, Westmount, Hamstead ainsi qu'une partie de Ville LaSalle, de Laval, de Brossard, de Greenfield Park et de Longueuil accueillent elles aussi des proportions importantes d'immigrés.

CARTE 1

*Secteurs de recensement où 25 % et plus de la population est immigrée,
région métropolitaine de Montréal (partie centrale), 1996*

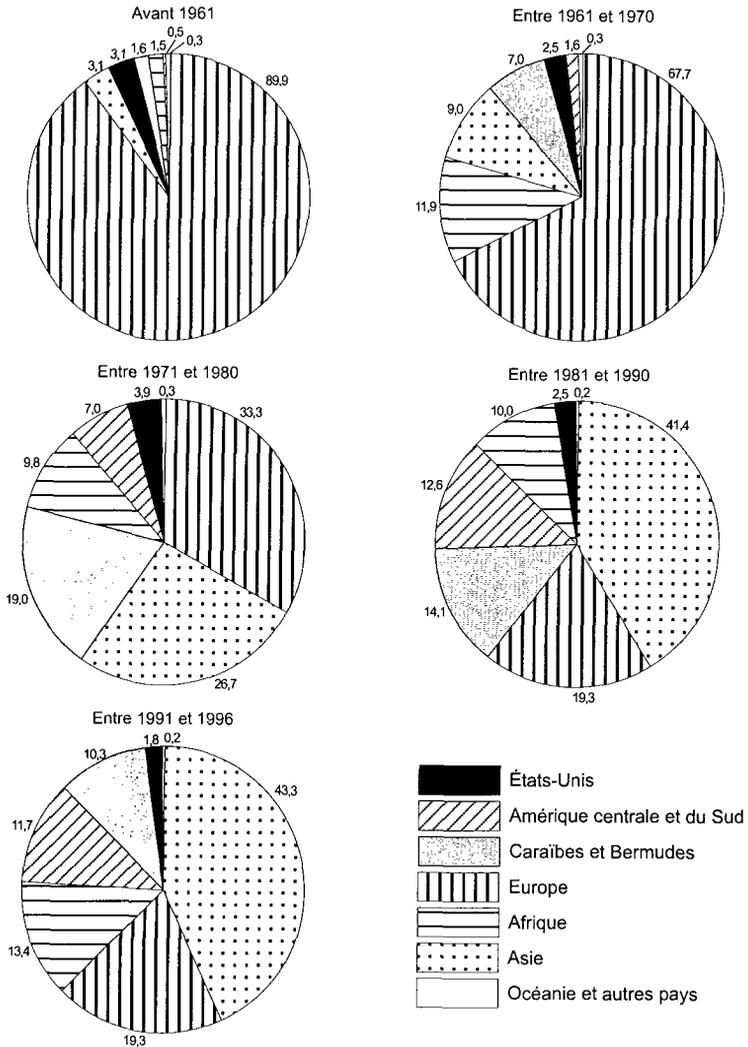


L'immigration ne s'est pas seulement étalée dans l'espace métropolitain, elle s'est aussi beaucoup diversifiée⁷ si l'on considère les pays de provenance. Le tableau 1 indique les quinze principaux pays de naissance des immigrants en 1982-

7. Parlant de diversification, on rappellera également que l'immigration tant canadienne que québécoise comprend une variété de statuts socioéconomiques, si l'on regarde les revenus et les qualifications des nouveaux arrivants. Jusqu'en 1986, l'insertion économique de la population immigrée se comparait avantageusement avec la situation des populations natives, interdisant ainsi d'associer pauvreté et ethnicité (GAGNÉ, 1989). Depuis, le bilan semble plus ambigu, les cohortes récentes rencontrant des difficultés d'insertion sur le marché du travail. Par contre, les nouveaux arrivants affichent toujours un niveau d'insertion supérieur à celui des natifs.

GRAPHIQUE 1

*Distribution (%) de la population immigrante recensée en 1996
région métropolitaine de Montréal, par période d'immigration*



SOURCE : Statistique Canada, recensement de 1996.

1986, 1987-1991, 1992-1996 et révèle notamment que des pays du sud de l'Europe comme l'Italie et la Grèce qui ont fourni d'importants contingents d'immigrants il y a plus de trente ans, ne figurent plus sur cette liste. L'immigration en provenance des pays du Tiers-Monde s'est beaucoup accrue depuis vingt ans (graphique 1), mais le portrait global apparaît avant tout dominé par la diversité des origines ethnoculturelles. Si, de plus, on regarde l'ensemble des communautés culturelles, et non plus les seuls immigrants, l'importance de la multiethnicité apparaît encore plus évidente. Au recensement de 1996, 35 % des habitants de la Ville de Montréal déclaraient une origine ethnique unique autre que française, britannique, autochtone, canadienne, québécoise ou acadienne.

TABLEAU 1

Répartition des immigrants admis au Québec selon les 15 principaux pays de naissance par période quinquennale, 1982 à 1996

Pays de naissance	1982-1986		1987-1991		1992-1996	
	Rang	Effectif	Rang	Effectif	Rang	Effectif
France	3	4 697	3	7 975	1	12 807
Hong Kong	13	1 948	4	6 704	2	11 215
Haïti	1	10 414	2	10 617	3	10 832
Chine	12	2 016	6	6 056	4	9 346
Liban	4	3 566	1	24 026	5	9 195
Roumanie		-		-	6	6 434
Inde	8	2 524	14	4 106	7	5 823
Ex-URSS		-		-	8	5 483
Sri Lanka		-	12	4 706	9	5 424
Ex-Yougoslavie		-		-	10	5 349
Philippines		-		-	11	5 004
Algérie		-		-	12	4 844
Maroc	11	2 201	8	5 060	13	4 013
Viêt Nam	2	6 558	5	6 518	14	3 787
Taiwan		-		-	15	3 751
El Salvador	5	3 401	7	5 355		-
Syrie		-	9	4 962		-
Portugal	14	1 652	10	4 859		-
Pologne	6	3 059	11	4 699		-
Iran	10	2 244	13	4 621		-
Égypte		-	15	4 039		-
États-Unis	7	2 908		-		-
Cambodge	9	2 352		-		-
Royaume-Uni	15	1 781		-		-
Total des 15 principaux pays		51 321		104 303		102 947
Total, tous les pays		86 689		180 986		176 498

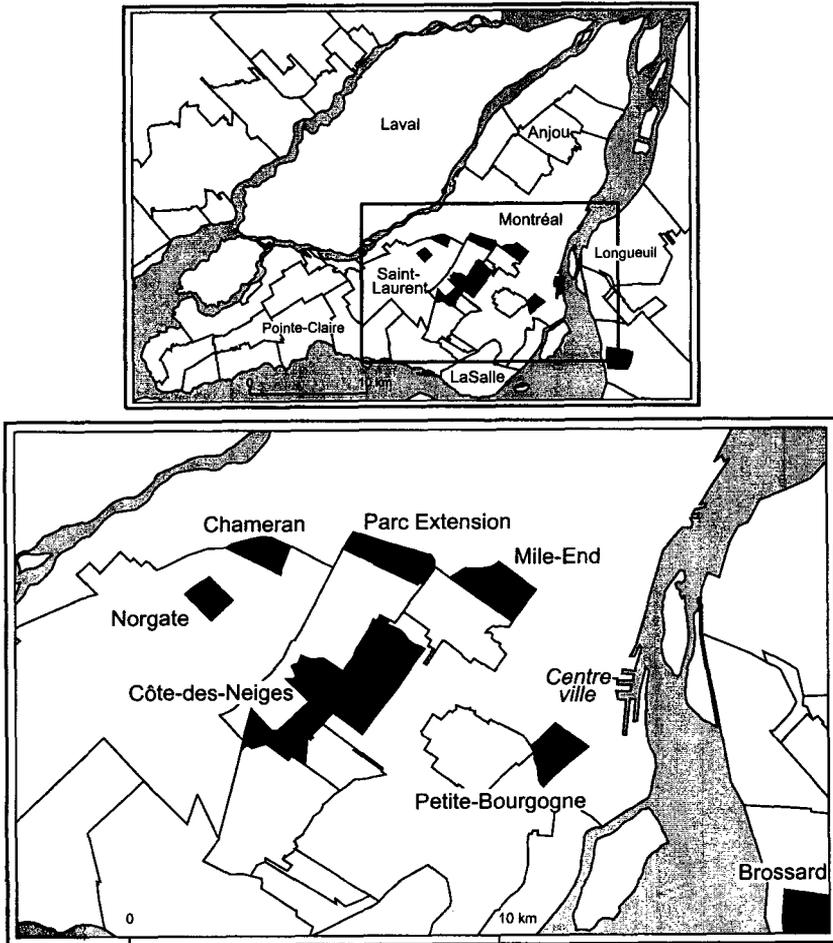
SOURCE : Direction de la planification stratégique, Québec (Province) – Ministère des Relations avec les Citoyens et de l'Immigration, Gouvernement du Québec.

Cette réalité s'incarne également dans les profils de population des quartiers. En effet, on voit des quartiers longtemps identifiés à une communauté particulière se multiethniciser avec rapidité (c'est le cas de Parc Extension, jadis quartier très majoritairement grec), pendant que d'autres, plus récents, se développent presque d'emblée avec une clientèle multiethnique (c'est le cas de certains quartiers de Brossard). En ce sens, on peut dire que les quartiers multiethniques sont en croissance dans la région montréalaise. Un nombre toujours plus grand d'immigrants s'installent dans des quartiers où les minorités sont majoritaires. Or, peu d'études ont porté attention à ce phénomène, les recherches traitant généralement de communautés culturelles particulières. Il s'avérait donc opportun d'explorer la dynamique de ces quartiers, d'y repérer les modes de cohabitation d'une telle diversité de populations.

Nous avons dans un premier temps convenu de définir un quartier multiethnique par deux attributs : posséder plus du tiers de sa population qui soit immigrante et compter une grande diversité dans les origines ethnoculturelles des habitants. Nous avons ensuite sélectionné sept quartiers représentant des *cas de figure*, par leur *peuplement ethnique* et par leurs *caractéristiques urbaines*, de manière à pouvoir confectionner des portraits illustrant la variété des situations dans les quartiers multiethniques montréalais et à explorer l'effet de certaines variables sur la cohabitation interethnique. Plus précisément, nous voulions être en mesure d'examiner au sein de notre « échantillon », premièrement les effets du degré et de l'ancienneté de la multiethnicité sur la cohabitation interethnique : la diversité ethnoculturelle accentue-t-elle la fragmentation ou la dépoliarisation des relations interethniques, une longue tradition de multiethnicité favorise-t-elle l'émergence d'un certain cosmopolitisme ? En second lieu, notre intention était de saisir l'effet des différentes vagues d'immigration ainsi que celui du statut socioéconomique des habitants : les dynamiques de cohabitation sont-elles différentes en quartier aisé, en quartier défavorisé et en quartier socialement mixte ? Il fallait aussi tenir compte de la morphologie urbaine : quartier ancien central par opposition à banlieue, tissu urbain dense ou lâche, etc. Nous avons retenu quatre quartiers à Montréal (le Mile-End, la partie nord de Côte-des-Neiges, Parc Extension et la Petite-Bourgogne), deux à Ville Saint-Laurent, deuxième ville d'accueil de l'immigration (Chameran et Norgate) et le quartier «S» à Brossard. La carte 2 en donne la localisation⁸.

8. La délimitation de ces quartiers s'est avérée moins complexe que ce que nous appréhendions. En effet, plusieurs d'entre eux possèdent des frontières qui coïncident avec des barrières physiques (voie de chemin de fer, artère de circulation rapide, etc.) et se présentent comme des enclaves spatiales évidentes. Ceux qui possèdent des limites moins claires exhibent néanmoins une identité qui fait consensus. De toutes façons, il était plus important pour notre démarche de ne pas manquer les lieux significatifs du quartier que d'en tracer l'exacte délimitation. Lorsque ces lieux étaient en bordure ou carrément à l'extérieur du quartier, nous les avons inclus dans nos terrains d'observation. C'est le cas notamment du Mail Champlain qui est situé en dehors du quartier «S» de Brossard mais qui est un lieu de sociabilité publique important (et l'un des rares) pour les habitants de cette ville.

CARTE 2

Localisation des quartiers à l'étude

Cartographie, INRS-Urbanisation, 1993

Pour effectuer l'analyse de ces quartiers puis des dynamiques de cohabitation interethnique qui les caractérisent, nous avons combiné un ensemble de méthodologies qualitatives que l'on peut regrouper en trois blocs. Le premier, caractéristique de l'analyse urbaine, comprend une étude de la morphologie urbaine du quartier, de son histoire, de son peuplement ethnique ainsi que des lieux significatifs de vie sociale et de la qualification ethnique (affichage, enseignes, etc.) des lieux de

commerce et de culte. Le second bloc comporte des entrevues approfondies (de 12 à 30 par quartier) avec les intervenants qui comptent dans le quartier, notamment dans les réseaux associatifs et communautaires dans la mesure où ces derniers représentent un aspect important de la vie de quartier. Le troisième est composé d'observations systématiques des modes de sociabilité dans les lieux publics (parcs, places, rues commerçantes et ruelles, stations de métro, cafés, lieux interstitiels divers et centres commerciaux)⁹ ainsi que d'entrevues avec des usagers et avec des observateurs privilégiés de ces mêmes lieux tels qu'épiciers, chauffeurs de taxi, etc. De plus, pendant l'année qu'a duré l'enquête (1992-1993), nous avons veillé à suivre la vie du quartier au gré de ses événements par de l'observation participante, qu'il s'agisse des fêtes de quartier ou des assemblées communautaires.

Cette combinaison d'approches a permis la confection de portraits de chacun des quartiers, afin de mettre en évidence la spécificité des dynamiques de cohabitation. Dans un deuxième temps, nous avons tenté de dégager des constatations générales concernant les modes de cohabitation, au-delà des particularités de chaque quartier. Avant de discuter certaines de ces constatations, nous présenterons très brièvement les dynamiques sociales qui singularisent chacun des sept quartiers étudiés.

3. *Sept portraits*¹⁰

3.1 *Le Mile-End, un modèle cosmopolite ?*

Ce quartier ancien, central et dense, traversé par un boulevard identifié depuis toujours comme le couloir traditionnel de l'immigration à Montréal, a en effet attiré pendant longtemps les nouveaux immigrants. Provenant essentiellement des pays d'Europe du Sud et de l'Est jusqu'aux années 1970, de pays en développement par la suite, le Mile-End est un quartier d'accueil mais aussi d'enracinement. Beaucoup d'immigrants s'y sont en effet installés, ont trouvé de l'emploi dans les manufactures de vêtements et y ont érigé leurs institutions, tant et si bien qu'il fonctionne comme une mosaïque de petites enclaves ethniques, souvent de statut socioéconomique modeste. Depuis la fin des années soixante-dix il, il s'est peuplé de

9. Une trentaine de lieux ont été observés, une douzaine de fois en moyenne, en variant les moments de l'observation (heures, jours, saisons). Des protocoles d'observation inspirés des travaux de J. ZEISEL (1981) avaient été confectionnés afin de décrire systématiquement la diversité ethnoculturelle des publics de ces lieux, les modes d'interaction entre usagers, les pratiques éventuelles d'exclusion et (ou) de constitution de territoires. Les observations n'étaient faites que dans la journée.

10. Les sept quartiers sont analysés en détail dans GERMAIN *et al.* (1995). Les portraits présentés ici sont forcément plus que sommaires, mais ils donnent une idée de la diversité des situations urbaines de cohabitation interethnique que l'on retrouve dans la région métropolitaine.

« gentrificateurs », attirés par la proximité du centre-ville, le bas prix des logements et l'animation à saveur cosmopolite qui règne dans le quartier, particulièrement sur les artères commerciales. Emboitant le pas aux immigrants propriétaires qui avaient commencé à réhabiliter leurs maisons, les gentrificateurs se sont eux aussi lancés dans la restauration de leurs logements. Leur venue a cependant fait monter les prix du logement de façon significative. Il y a donc aujourd'hui une certaine mixité socioéconomique dans le quartier et assurément une grande diversité ethnoculturelle. Le cosmopolitisme, marque de commerce du quartier, serait plutôt valorisé tant par les gentrificateurs que par d'anciens et nouveaux immigrants, même si on ne s'entend pas sur l'authenticité de cette valorisation. Elle semble en tout cas suffisante pour fonder une relative convergence des rapports au quartier. Celui-ci jouit d'une prime à l'ancienneté en matière d'accueil de l'immigration (la multiethnicité fait partie intégrante de l'identité du quartier), la succession des vagues d'immigration se fait sans « invasion » des nouveaux venus et une certaine convivialité à saveur cosmopolite fait vibrer les fêtes de quartier, certains espaces commerciaux et gagne parfois les relations de voisinage.

3.2 *Parc Extension : du quartier fondateur à la multiethnicisation en accéléré*

Premier quartier d'installation de la communauté grecque à Montréal dans les années cinquante, Parc Extension accueille aujourd'hui une immigration internationale très variée (Antilles, Amérique centrale, Asie du Sud et du Sud-Est, etc.). Quatre-vingt-douze pour cent des habitants y déclarent une origine ethnique unique autre que française ou britannique. La communauté grecque devenue minoritaire (approximativement un tiers des habitants) dans le quartier n'en garde pas moins la main haute sur toute une série de lieux et d'institutions. Mais les communautés arrivées ces dernières années font peu à peu leur marque, dans le commerce notamment. Ce quartier présente des aspects paradoxaux. C'est d'abord un des quartiers les plus pauvres de la Ville de Montréal. Les taux de chômage et de sous-scolarisation y sont élevés. Un certain trafic de stupéfiants a introduit dans le quartier un climat d'insécurité renforcé par une accumulation de situations de précarité ainsi que par la nouvelle vocation du quartier fonctionnant plus comme un espace de transition que comme un quartier fondateur, pour reprendre l'expression de J. Remy¹¹. En même temps, ce quartier dense et animé, assez central, offre le spectacle d'espaces publics relativement conviviaux. De plus, il possède un grand éventail de types de lieux publics, les uns plus exposés à la vie publique, les autres plus exclusifs à certains groupes ethniques, tant et si bien que chacun parvient à trouver la niche qui lui convient. Dans les parcs, généralement fort utilisés, le

11. Pour Remy, le quartier fondateur est un « espace de traduction » entre la société d'origine et la société d'accueil où l'immigrant s'organise et s'installe. Il reste également un lieu de ressourcement et un lieu-repère pour ceux qui le quittent pour s'installer ailleurs (REMY, 1990).

partage des lieux se fait de façon plutôt pacifique, et les conflits semblent trouver solution. Les intervenants sociaux voient cependant leur tâche s'alourdir chaque jour devant l'accélération de la paupérisation.

3.3 *Côte-des-Neiges (Nord) : un quartier de transition et d'enracinement en mutation urbaine*

Quartier très peuplé (44 000 habitants, c'est le plus gros de nos quartiers) non loin du centre-ville de Montréal, Côte-des-Neiges (Nord) est le quartier d'accueil par excellence de l'immigration récente. La communauté vietnamienne tout comme les communautés antillaises anglophones y sont particulièrement bien implantées. Les Latino-Américains y sont aussi présents mais en nombre plus faible, ainsi que plusieurs autres groupes ethniques. Quant aux populations qui ne sont pas d'origine immigrante, elles sont aujourd'hui peu nombreuses. Mais Côte-des-Neiges fut d'abord le quartier d'enracinement de la communauté juive, aujourd'hui vieillissante, qui y gère encore de solides institutions. Ces dernières, avec le temps, ont ouvert leurs portes aux autres groupes ethniques. Le quartier possède un réseau associatif très dynamique regroupé au sein d'un Conseil communautaire qui tente de coordonner les actions des uns et des autres. Il faut dire que le quartier a son lot de problèmes sociaux : la pauvreté est dans certains secteurs très élevée, la criminalité y était, jusqu'à il y a peu, en croissance et les médias se sont volontiers fait l'écho de nombreux incidents à connotation raciale. Mais, à quelques exceptions près, la cohabitation interethnique dans les lieux publics tels que les parcs et le centre commercial se vit sur un mode certes distant mais pacifique. Les tensions à première vue interethniques ont souvent beaucoup à voir avec des conflits d'autre nature comme les frictions entre générations. La cohabitation semble parfois plus difficile dans les dynamiques communautaires, mais les tensions linguistiques sont souvent responsables de biens des malentendus. Côte-des-Neiges est un quartier animé et dynamique qui n'est jamais en reste en matière d'innovation et d'expérimentation de nouvelles pratiques sociales. Il subit cependant des pressions à la tertiarisation (il constitue déjà un des pôles secondaires les plus significatifs de l'agglomération) qui viennent bousculer le marché du logement.

3.4 *La Petite-Bourgogne : un quartier tourmenté à la reconquête de son image*

Pour bien des Montréalais, la Petite-Bourgogne est avant tout un quartier-village ancien à deux pas du centre-ville, soudé par un fort sentiment d'appartenance et une vie communautaire animée. Mais c'est aussi un secteur stigmatisé comme « quartier à problèmes » associé à la communauté noire anglophone. La réalité est en fait bien plus complexe et... surprenante. D'abord, à l'inverse de la plupart des quartiers montréalais qui se sont développés de façon organique, l'intervention publique a été ici massive. Une opération de rénovation urbaine a détruit une bonne partie du tissu urbain au profit de HLM qui comptent pour 40 % du parc

de logement. Les agents de l'Office municipal d'habitation y ont attiré des locataires noirs anglophones, profitant de l'existence d'une petite communauté noire implantée depuis longtemps dans le quartier et qui avait développé un solide réseau institutionnel. À la fin des années quatre-vingt, le trafic des stupéfiants et la violence qui y est associée ont détruit la réputation du quartier. Celui-ci connaissait pourtant une croissance du fait d'une politique d'habitation stimulant la construction de maisons et d'appartements pour ménages de classe moyenne, cette mixité sociale étant cependant fort mal acceptée par les populations plus démunies. Le dynamisme remarquable du réseau communautaire du quartier allait réussir à inverser la détérioration des relations, avec l'aide de la police et de l'Office municipal d'habitation et à restaurer un climat de relative sécurité. Mais elle semble par contre avoir peu de prise sur une diminution de la distance sociale entre catégories d'habitants de statuts contrastés. Entre-temps, le quartier se multiethnificait de façon significative (Asie du Sud, de l'Est et du Sud-Est, Latino-Américains, etc.) et comme les nouveaux arrivants se retrouvent autant dans les HLM que dans les maisons unifamiliales, la forte polarisation socioéconomique des populations du quartier ne se prolonge plus de façon aussi nette dans le paysage ethnique. La multiethnicité représente aujourd'hui pour plusieurs « Néo-Québécois » un confort culturel, dans un quartier par ailleurs socialement très fragmenté.

3.5 *Norgate : un quartier atypique de la proche banlieue*

La banlieue à Montréal prend des formes très diverses, comme l'illustrent les trois quartiers suivants. Norgate est un secteur vieilli et plutôt défavorisé (dans une municipalité de banlieue en plein essor) qui attire les immigrants à la recherche de logements à loyer modeste que l'on trouve moins facilement dans les quartiers centraux de Montréal. Il y a vingt ans, le propriétaire des immeubles multifamiliaux qui couvrent une bonne partie du quartier y a délibérément accueilli les *boat people*, en collaboration avec les autorités publiques concernées. Des réseaux d'entraide se sont alors mis en place et les logements peu chers ont bientôt attiré d'autres familles immigrantes en provenance d'Asie, d'Afrique du Nord, des Antilles et d'Amérique latine. Quartier désormais très multiethnique entouré de bungalows possédés par des ménages non issus de l'immigration (qui se sont parfois sentis envahis par cette nouvelle population), Norgate est un quartier d'accueil dont ne se vantent guère les autorités locales. Pourtant la coexistence pacifique de ces familles nombreuses modestes venant des quatre coins du monde dans le parc central du quartier est à bien des égards remarquable, comme l'est également la qualification ethnique des espaces commerciaux. Ici comme dans le Mile-End, Parc Extension et Côte-des-Neiges, les magasins d'alimentation ethniques – plus qu'exotiques, pour reprendre la distinction d'A. RAULIN (1990) – exercent une fonction d'accueil très utile pour les familles immigrantes. Cette qualification change d'ailleurs très rapidement, au gré de la succession des vagues d'immigration.

3.6 Chameran : un cas d'homogénéisation ethnique

Non loin de Norgate, le quartier Chameran s'en distingue par des tours d'habitation et des duplex. Secteur résidentiel de bon standing typique de la banlieue des années soixante mais avec une forte densité, Chameran attire surtout des immigrants du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. Les Libanais arrivés en grand nombre dans la seconde moitié des années 1980 y sont très actifs et aimeraient faire de ces lieux le quartier fondateur de leur communauté. Cette affirmation a incité plusieurs habitants « d'origine québécoise ancienne » à s'installer dans des banlieues plus éloignées... et davantage à leur image. Les tensions un moment fortes autour du parc et de l'école localisés au centre du quartier semblent à présent atténuées. C'est le seul des quartiers étudiés où on assiste à une certaine homogénéisation ethnique plutôt qu'à une multiethnicisation croissante.

3.7 Le quartier « S » à Brossard : vers un ethnoburb ?

Ce quartier au nom romantique (!) est typique de la banlieue récente de classe moyenne supérieure à l'américaine où règne l'automobile. Des bungalows tous semblables jalonnent des rues en cul-de-sac, un immense centre commercial regroupe tout ce qui n'est pas espace résidentiel ou espace vert. Depuis peu, la mairie possède quand même ses propres locaux... Le « S » est un des quartiers les plus multiethniques et les plus riches de cette banlieue-dortoir sise sur la rive sud en face de Montréal. Les communautés culturelles y sont présentes depuis le début et pour certaines familles immigrantes, c'est le quartier de première installation. Aucune qualification ethnique ne distingue les maisons : la conformité y est valorisée et on ne recherche pas la proximité de gens de même origine tout en recherchant celle d'autres minorités culturelles. Une exception toutefois : la communauté chinoise se regroupe plus volontiers et commence à investir l'espace commercial. Assiste-t-on là à un embryon d'*ethnoburb*¹² tels qu'ils prolifèrent en banlieue de Toronto et dans plusieurs villes américaines ? La perspective de voir se développer un *chinatown* indispose une partie des habitants qui lui préfèrent l'image d'une mosaïque ethnique.

Ces sept quartiers offrent donc des figures contrastées mais on peut aussi y déceler des traits communs en matière de cohabitation interethnique. Parmi les nombreux thèmes abordés dans notre enquête, nous avons choisi de discuter des traits relatifs à la sociabilité dans les lieux publics, thème encore peu abordé dans les travaux sur l'ethnicité.

12. « Les *ethnoburbs* sont des enclaves ethniques composées de secteurs résidentiels et d'affaires situés en banlieue... les *ethnoburbs* sont le résultat de gestes délibérés de groupes ethniques soucieux de créer leurs propres emplois et leurs propres marchés de consommation pour se tailler une place au sein de contextes socio-économiques et géopolitiques nationaux et internationaux plus larges » (traduction) (Li, 1994, p. 2).

4. *La sociabilité publique ou « la force des liens faibles »*

La force des liens faibles, c'est le titre percutant d'un article écrit par GRANOVETTER (1983) pour souligner la contribution particulière des «liens faibles» dans la construction des réseaux sociaux. Nous l'utilisons par analogie pour mettre en relief la signification des modes de sociabilité dans les espaces publics et plus particulièrement dans les lieux qui ne représentent pas un passage obligé mais seulement un espace, où les individus circulent et séjournent par choix. Les parcs, entre autres, sont des lieux ouverts à tous où l'on peut voir se déployer librement le jeu des échanges et des exclusions, des indifférences et des interactions entre groupes et individus socialement et culturellement différenciés. Ce sont par ailleurs des espaces significatifs pour bon nombre de communautés culturelles qui les fréquentent en moyenne plus souvent que les populations non immigrantes (SAMSON, L'ÉCUYER et GAUDREAU, 1981). D'autres espaces publics sont des lieux de sociabilité publique équivalents même si leur vocation est à cet égard moins claire, qu'elle soit carrément indéterminée (c'est le cas de tous les espaces interstitiels) ou au contraire programmée à des fins précises (par exemple les aires de restauration dans les centres commerciaux ou certains espaces dans les stations de métro et autour d'elles).

Nous avons donc identifié dans chaque quartier les lieux les plus significatifs du côtoiement interethnique, une trentaine au total, grâce à des observations préliminaires et en tenant compte des avis émis par les intervenants clés dans les quartiers, traités pour la circonstance comme des observateurs privilégiés de la vie sociale.

Si chaque quartier semble posséder sa propre culture de l'espace public (la sociabilité publique ne se vit pas dans les mêmes types d'espaces, avec la même intensité, etc.), l'observation des modes de sociabilité a néanmoins permis de dégager certains traits communs.

Dans tous les quartiers étudiés, il existe des lieux publics où sont représentées la plupart des origines ethnoculturelles que l'on retrouve dans le quartier, à en juger par l'observation des phénotypes et des langues parlées. Ces lieux d'usage commun offrent le spectacle d'une diversité ethnique souvent étonnante. Cette diversité témoigne jusqu'à un certain point d'un usage non ségrégué des espaces publics dans la mesure où ceux-ci ne sont pas appropriés en totalité par une communauté ethnique et ne sont pas non plus le théâtre de pratiques répétées d'exclusion d'une communauté donnée. Dans les parcs, cette diversité se double souvent d'une juxtaposition d'usages variés : pour les uns le parc est une oasis de tranquillité, pour les autres il fonctionne comme un terrain de sport, d'autres encore y pique-niquent ou aiment venir y bavarder entre amis. Cette diversité d'usages, surtout dans les parcs de petite dimension, met à l'épreuve la capacité d'accommodement des usagers. Or, les tensions sont plutôt rares, on préfère éviter de gêner autrui plutôt

que de faire prévaloir son propre usage de l'espace. Une des exceptions relevées dans cette cohabitation pacifique concernait une activité sportive exigeant une relative programmation et qui mettait en présence des groupes organisés. Le conflit s'est soldé par un retour à un usage non programmé de l'espace, qui s'est fait au profit des habitants riverains du parc en question.

Le constat général de la diversité ethnoculturelle des publics qui fréquentent ces lieux donne à penser que les personnes qui évoluent dans ces environnements multiethniques s'y sentent assez à l'aise pour s'y exposer à l'occasion de moments de détente et de loisir, qu'elles ont en somme apprivoisé (ce qui ne veut pas nécessairement dire accepté en tant que telles) les différences ethniques.

Ces lieux publics fréquentés par des personnes de diverses origines ethniques possèdent toutefois leurs habitués. Des secteurs particuliers d'un parc ou des tables précises dans l'aire de restauration d'un centre commercial deviennent des lieux de rencontre d'un groupe, toujours le même, composé généralement de personnes de même sexe, de même génération, de même origine ethnoculturelle : ici un groupe d'ainés venant des pays de l'Est, là un groupe de jeunes adultes haïtiens, ailleurs des mères originaires de l'Asie du Sud, etc. Ces « dominances » imprègnent certes les lieux, parfois s'imposent, mais finissent toujours par être tacitement acceptées et ne connotent pas l'ensemble de l'espace qui, lui, reste d'usage diversifié dans ses publics.

Ces observations conduisent à deux constatations générales qui seront confirmées par d'autres observations. D'une part, la sociabilité publique qui met en présence des inconnus prend la forme d'une cohabitation pacifique mais distante, d'autre part les interactions prenant la forme d'échanges plus actifs que de simples signes de reconnaissance révèlent une *segmentation ethnique des relations sociales*, qui vient d'ailleurs la plupart du temps se superposer à une segmentation par genre et par génération.

Examinons en détail cette segmentation. Elle caractérise, de toute évidence, les relations entre les habitués des lieux publics. Mais c'est aussi le lot des relations sociales plus épisodiques ou fortuites. Les contacts qui se nouent entre personnes qui ne se connaissent pas se font généralement entre gens de même origine ethnoculturelle. Mais des exceptions notables doivent être signalées. En premier lieu, les interactions entre les très jeunes enfants témoignent la plupart du temps d'un mixage interethnique aisé. À cet égard, les pataugeoires dans les parcs sont probablement les lieux d'interculturalité par excellence! Si les tout-petits se mélangent facilement, par contre les adultes qui les accompagnent ne les suivent pas volontiers et gardent leurs distances. Les enfants d'âge scolaire montrent eux aussi une propension au brassage interethnique, mais de façon déjà moins systématique que leurs cadets. Quant aux adolescents, ils se révèlent plus sélectifs, n'hésitant pas à se mélanger sans égard aux origines ethniques lorsqu'il s'agit de leurs amis. En effet,

dans certains quartiers, nous avons observé à plusieurs reprises des groupes pluriethniques, qu'il s'agisse de balades entre copains ou de pratiques sportives. Ces dynamiques interethniques semblent souvent prolonger des situations de cohabitation vécues à l'école, mais ceci relève essentiellement de l'hypothèse. Par contre, il nous a aussi été donné d'observer des groupes monoethniques ou des comportements favorisant l'agrégation (McNICOLL, 1993) de mêmes origines sans qu'il y ait nécessairement exclusion d'autres communautés ethniques. Le portrait apparaît donc plus mitigé pour cette tranche d'âge et on pourrait encore aisément le complexifier, par exemple en relevant davantage de pluriethnicité dans les groupes de filles ou en faisant jouer les variables linguistiques. Du côté des adultes, les exceptions au modèle de la segmentation ethnique sont déjà plus rares, mais elles sont loin d'être inexistantes. Il n'en reste pas moins que dans la plupart de nos quartiers, le mixage interethnique n'est pas le trait dominant de la sociabilité publique active.

Quant aux relations entre inconnus, elles suivent en grande majorité le modèle de la cohabitation pacifique mais distante. Protéger son quant-à-soi, garder ses distances et respecter les bulles d'intimité dans lesquelles se retranchent les usagers des lieux publics font partie d'une même attitude empreinte d'urbanité. L'observation attentive des attitudes des passants qui s'attardent dans un espace public, voire qui s'y installent pour un moment, laisse entrevoir l'existence de codes de conduites (éviter de s'asseoir sur un banc déjà occupé si d'autres sont disponibles, attendre son tour devant l'abreuvoir ou le panier de basket-ball) dont le respect garantit une coprésence pacifique même dans les endroits densément fréquentés. Les incidents qui surviennent parfois dans ces lieux révèlent bien l'existence de tels codes dans la mesure où les usagers qui en sont témoins s'empressent généralement de réactiver l'observance de ces codes.

Ces formes de coprésence avec reconnaissance minimale et maintien des distances ne devraient pas être interprétées comme un déficit de socialité, comme une tolérance superficielle. Il ne s'agit pas non plus nécessairement d'une étape dans un éventuel processus de rapprochement interethnique. Elles permettent un partage sans heurts de l'espace qui s'avère particulièrement névralgique dans les quartiers denses où les espaces publics sont fort fréquentés. Dans ce sens elles font partie de la vie en ville. Par ailleurs, on peut se demander si cette sociabilité publique n'est pas d'autant plus importante dans la construction de l'interethnicité que les rapports entre usagers dans les espaces publics sont, pour paraphraser J. REMY (1990), sans conséquence sur les grands enjeux de la vie sociale. Elle équivaldrait alors à une forme d'apprivoisement.

Cela dit, ce côtoiement pacifique et distant ne résulte pas nécessairement des mêmes dynamiques sociales dans tous les quartiers. Les entrevues avec les intervenants ont permis à l'occasion de retracer des processus qui conduisent à des *modus vivendi* similaires mais renvoient à des histoires bien différentes : dans certains cas il s'agit de résolution de conflits par le biais d'agents médiateurs (par exemple, des

policiers organisent des rencontres sportives avec des groupes de jeunes), dans d'autres on assiste au retrait de certains groupes qui « laissent la place » (c'est le cas par exemple de populations non immigrantes que la mosaïque ethnique indispose). Mais ces mêmes entrevues révèlent aussi les visions implicites qu'entretiennent ces intervenants à l'égard de la vie de quartier assimilée la plupart du temps au syndrome du quartier-village. Dans ces termes de référence, le côtoiement distant devient vite une hostilité cachée (« on n'accepte pas vraiment les différences ») ou une absence de communication sociale (« tout le monde vit replié sur ses petites affaires »). Les images fusionnelles ne sont jamais bien loin lorsqu'il est question de vie de quartier : les habitants sont censés s'identifier au quartier, participer à ses activités communautaires, y développer des liens sociaux forts, etc. Or, comme l'écrivent J.-C. TOUBON et K. MESSAMAH, « [...] la détermination d'un espace social du moindre frottement où les relations et les échanges sont les plus lisses possibles, toutes en extériorité, révèlent moins une indifférence à l'autre qu'une véritable stratégie collective fondant une coexistence possible sur le refus d'interférence qui peut se lire comme un acte de tolérance » (TOUBON et MESSAMAH, 1990). Les intervenants communautaires ont en fait la vision de leur position : le sentiment d'appartenance et l'engagement personnel font partie des ingrédients de base de leur action. Somme toute, la vie de quartier se joue sur plusieurs registres de relations sociales – relations primaires, secondaires – selon les lieux et les circonstances. La cohabitation distante mais non conflictuelle observée dans les espaces publics des quartiers montréalais peut être vue comme un indice de santé de la coexistence interethnique à cette échelle. Il est alors tentant de s'interroger sur les conditions qui la favorisent. Les réflexions proposées dans les paragraphes suivants ne sont que de simples hypothèses inspirées par les analyses de cas effectuées dans notre enquête.

5. *Des conditions d'une cohabitation pacifique et distante : quelques hypothèses*

Les travaux sur la mixité sociale, c'est-à-dire sur les conditions de cohabitation de populations aux statuts sociaux et aux genres de vie contrastés se sont longtemps interrogés sur les effets de la proximité spatiale sur l'éclosion d'une sociabilité de voisinage, avant de réaliser que le problème était mal posé et qu'il fallait l'inscrire au sein d'une dialectique liant distance et proximité (DANSEREAU, ÉVEILLARD et GERMAIN, 1996). L'ouverture aux autres passe par une protection de l'intimité du sujet et de ses pairs. Simmel n'a-t-il pas montré depuis longtemps à quel point la distance est condition de communication ?

Si l'on revient au cas de Montréal et que l'on observe un certain nombre de quartiers très denses où une diversité croissante de cultures sont amenées à se côtoyer au quotidien, la sociabilité distante apparaît plutôt fonctionnelle. Mais il faut aussi que l'on puisse se retrouver entre soi dans des lieux où l'on n'est pas obligé de nouer des relations sociales avec ceux qui nous sont étrangers (dans tous les sens du terme). Or, dans bon nombre de quartiers observés, il existe un large

éventail de lieux, des plus exclusifs (certains cafés) aux plus ouverts (certains parcs), éventail qui permet à tous et chacun de trouver des conditions de distance et de proximité selon sa convenance. Par comparaison, le répertoire des lieux qu'offrent certaines banlieues apparaît certes bien limité. Mais ce sont souvent celles où les habitants ont une mobilité spatiale élevée et ont des réseaux « délocalisés », et où une bonne partie de la vie sociale se déroule dans l'espace privé intérieur et extérieur, généralement abondant dans ces quartiers. Les cours, allées et jardins font partie de ces espaces privés qui fonctionnent comme des espaces semi-publics.

À une autre échelle, la fluidité du marché du logement constitue également un contexte favorable à la cohabitation pacifique et distante. Le taux de vacance élevé qu'affiche Montréal depuis plusieurs années, la proportion significative de logements sur le marché locatif (comparée à celle du marché de la propriété ou de la copropriété), la mobilité résidentielle proverbiale des Montréalais et le prix somme toute assez modéré des logements (comparé à celui que l'on trouve à Toronto ou à Vancouver) participent tous à cette fluidité du marché qui, combinée à la diversité des produits résidentiels offerts, permet au citoyen de disposer d'une certaine marge de manœuvre dans ses choix de localisation. Il y a certes des catégories de personnes qui se retrouvent en situation de quasi-captivité sur le marché du logement, mais elles sont probablement moins nombreuses qu'ailleurs. Or, ces situations de « captivité » (dont le logement social fait partie), vécues comme contraintes, ne font pas partie des conditions favorables à une cohabitation non conflictuelle (CHAMBOREDON et LEMAIRE, 1970 ; PINÇON, 1982).

Si l'on regarde à présent du côté des variables relatives aux qualités du tissu social des quartiers, on soulignera sans hésitation le rôle-clé de vigilance exercé par les réseaux communautaires et associatifs dans le maintien d'un climat de quiétude et de sécurité. Plusieurs quartiers ont illustré ces dernières années la capacité de ces réseaux de gérer les conflits et les contentieux pour en fin de compte sauvegarder une relative paix sociale. Du même coup, la résolution de problèmes finit souvent par consolider aussi le dynamisme de ces réseaux en leur donnant l'occasion de mobiliser les bonnes volontés. Par ailleurs, la généralisation de pratiques de concertation à l'échelle des quartiers a certainement favorisé ce rôle de chien de garde des *modus vivendi*.

Enfin, l'étude comparée de nos quartiers donne aussi à penser que la multiethnicité n'est souvent pas étrangère à la cohabitation interethnique non conflictuelle et agirait comme un effet de milieu favorable à celle-ci, même si ce facteur, comme du reste les précédents, peut difficilement être isolé et mesuré. La diversité ethnoculturelle est souvent présentée par nos interlocuteurs comme un contexte qui facilite la coexistence sans heurts. « On est plus à l'aise entre minorités » nous dit-on. En fait, cette affirmation ne renvoie pas à la distinction usuelle entre minorités et majorité, cette dernière désignant les populations non immigrantes (dans les quartiers observés, la majorité est parfois constituée

d'immigrants ; pensons, par exemple, aux Grecs dans Parc Extension). Elle désigne un malaise dans les rapports entre les différents groupes composant le quartier et fait référence plus particulièrement aux situations où une majorité (peu importe son origine ethnique) est en voie d'affirmation numérique ou symbolique (par exemple, Chameran) ou, à l'inverse, en régression (la communauté juive dans Côte-des-Neiges), et où donc les rapports de pouvoir entre les différents groupes sont en redéfinition. Mais la mosaïque ethnoculturelle est aussi évoquée comme élément de « confort culturel » : une constellation d'origines ethniques représente un contexte favorable pour la cohabitation interethnique car, selon nos interlocuteurs d'origine immigrante, toute domination apparaît alors comme suspendue dans l'espace du quartier. *A contrario*, un potentiel de polarisation serait associé aux situations dans lesquelles une petite concentration ethnique se retrouve entourée d'une grande homogénéité socioculturelle. Ce genre de milieu social attiserait les velléités d'affirmation des uns et des autres. En fait ces hypothèses seraient relativement analogues à celles de Anne Laperrière qui compare l'interethnicité chez les jeunes dans un quartier très multiethnique et dans un autre davantage triethnique (LAPERRIÈRE, 1991, 1996). Les analyses comparatives pourraient ici se révéler fructueuses.

*

* *

La multiethnicité prend de plus en plus d'ampleur dans le paysage de la métropole. La forte immigration internationale du début des années quatre-vingt-dix a, par sa diversité, accéléré ce phénomène qui fait partie de l'expérience urbaine quotidienne d'un nombre croissant de Montréalais. La multiethnicité s'incarne dans le tissu social d'un nombre significatif de quartiers à la fois dans la ville centrale et dans les banlieues. Nous avons vu dans les pages précédentes la variété des dynamiques sociales auxquelles donne lieu la cohabitation de populations de diverses origines ethnoculturelles dans l'espace du quartier. Cette variété tient à la fois à l'enchevêtrement particulier des variables ethniques et socioéconomiques, aux caractéristiques du tissu urbain mais aussi à l'histoire du peuplement ethnique et à la « chimie sociale » que produit une succession de peuplements. Nous avons tenté de cerner certaines formes que prend la cohabitation interethnique au quotidien en observant les modes de sociabilité publique. Cet éclairage certes partiel attire néanmoins notre attention sur l'aptitude de populations provenant des quatre coins du monde à partager certains espaces communs sans trop de heurts. Montréal afficherait-elle à cet égard une performance sociale digne d'intérêt ? La question est ouverte, et pour stimuler d'éventuelles discussions comparatives, nous avons proposé quelques hypothèses de travail relatives aux conditions favorisant un modèle de cohabitation pacifique et distante dans les espaces publics.

Annick GERMAIN

BIBLIOGRAPHIE

CHAMBOREDON, Jean-Claude et Madeleine LEMAIRE

1970 « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, XI : 3-33.

DANSEREAU, Francine, Catherine EVEILLARD et Annick GERMAIN

1996 « Le quartier Angus : un exemple réussi de mixité sociale programmée ? », *Plan Canada*, 36 : 33-38.

DANSEREAU, Francine et Anne-Marie SÉGUIN

1995 *La cohabitation interethnique dans le logement social au Québec*, Montréal, Société d'habitation du Québec.

DE RUDDER, Véronique

1991 « La recherche sur la coexistence pluriethnique. Bilan, critiques et propositions », *Espaces et sociétés*, 64 : 131-157.

DE RUDDER, Véronique, en collaboration avec Michèle GUILLON

1987 *Autochtones et immigrants en quartier populaire : du marché Aligre à l'îlot Chalon*, Paris, L'Harmattan.

GAGNÉ, Madeleine

1989 « L'insertion de la population immigrée sur le marché du travail au Québec. Éléments d'analyse des données du recensement », *Revue internationale d'action communautaire (RIAC)*, 21 / 61 : 153-163.

GERMAIN, Annick, Julie ARCHAMBAULT, Bernadette BLANC, Johanne CHARBONNEAU, Francine DANSEREAU et Damaris ROSE

1995 *Cohabitation interethnique et vie de quartier*, Gouvernement du Québec, Ministère des Affaires internationales, des Communautés culturelles et de l'Immigration. (Études et documents, 12.)

GERMAIN, Annick et Johanne CHARBONNEAU, en collaboration avec Julie-Elizabeth GAGNON

1998 *Le quartier : un territoire social significatif ?*, Montréal, INRS-Urbanisation. (Culture et Ville, 98-6.)

GERMAIN, Annick et Damaris ROSE, en collaboration avec Nathalie CHICOINE et Anne-Marie SÉGUIN

1993 *Vie de quartier et immigration*, Gouvernement du Québec, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. (Notes et document, 2.)

GRAFMEYER, Yves

1994 *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan. (Sociologie, 128.)

GRANOVETTER, Mark

1983 « The strength of weak ties : a network theory revisited », dans : R. COLLINS (dir.), *Sociological theory*, San Francisco, Jossey-Bass.

GUILLON, Michelle et Isabel TABOADA-LEONETTI

- 1986 *Le triangle de Choisy : un quartier chinois à Paris : cohabitation pluri-ethnique, territorialisation communautaire et phénomènes minoritaires dans le 13^e arrondissement, Paris, L'Harmattan.*

LAPERRIÈRE, Anne

- 1996 « L'émergence d'une nouvelle génération cosmopolite ? », *Revue internationale d'action communautaire (RIAC)*, 31 / 71 : 171-184.

LAPERRIÈRE, Anne et al.

- 1991 « De l'indifférence à l'évitement. Les stratégies relationnelles de jeunes adolescents dans un quartier multiethnique de Montréal », dans : Fernand OUELLET et Michel PAGÉ (dirs), *Pluriethnicité, éducation et société : construire un espace commun*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 543-562.

Li, Weihi

- 1994 *Geographical Study of Ethnicity : Comparison Between Downtown and Suburban Chinese in Metropolitan Los Angeles*, texte d'une communication présentée au 90^e congrès annuel de l'Association of American Geographers, San Francisco, 29 mars-2 avril.

MANTOVANI, Jean et Odile SAINT-RAYMOND

- 1984 « Espace et coexistence interethnique », *Espaces et sociétés*, 45 : 9-26.

MCNICOLL, Claire

- 1993 *Montréal. Une société multiculturelle*, Paris, Bélin.

Ministère des Affaires internationales, des Communautés culturelles et de l'Immigration et Centre d'études ethniques

- 1994 *Actes du séminaire sur les indicateurs d'intégration des immigrants*, Montréal, Ministère des Affaires internationales, des Communautés culturelles et de l'Immigration.

Ministère des Relations avec les Citoyens et de l'Immigration

- 1998 *Immigrants admis au Québec de 1992 à 1996, selon la catégorie d'admission - les volumes*. <http://www.immq.gouv.qc.ca/francais/c-15-5.htm>.

MONGEAU, Jaël

- 1994 *La population, le revenu et la pauvreté dans la région métropolitaine de Montréal*, Étude réalisée pour le Bureau fédéral de développement régional (Québec), Montréal, INRS-Urbanisation.

PICHÉ, Victor et Liane BÉLANGER

- 1995 *Une revue des études québécoises sur les facteurs d'intégration des immigrants*, Gouvernement du Québec, Ministère des Affaires internationales, des Communautés culturelles et de l'Immigration. (Notes et documents, 5.)

PINÇON, Michel

- 1982 *Cohabiter : groupes sociaux et mode de vie dans une cité HLM*, Paris, Plan Construction.

RAULIN, Anne

- 1990 « Consommation et adaptation urbaine. Des minorités en région parisienne », *Sociétés contemporaines*, 4 : 19-36.

REMY, Jean

- 1990 « La ville cosmopolite et la coexistence interethnique », dans : A. BASTENIER et F. DASSETTO (dirs), *Immigration et nouveaux pluralismes. Une confrontation de sociétés*, Bruxelles, Éditions universitaires De Boeck, 85-108. (Ouvertures sociologiques.)

REMY, Jean et Liliane VOYÉ

- 1992 *La ville : vers une nouvelle définition ?*, Paris, L'Harmattan.

SAMSON, Marcel, Daniel L'ÉCUYER et Marcel GAUDREAU

- 1981 *De l'utilité des parcs urbains dans la ville centrale : le cas de Montréal*, Montréal, INRS-Urbanisation. (Études et documents, 21.)

SIMON, Patrick

- 1995 « La société partagée. Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation. Belleville, Paris XX^e », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XCVIII : 161-190.

TABOADA LEONETTI, Isabelle

- 1987 *Les immigrés des beaux quartiers. La communauté espagnole dans le XVI^e*, Paris, CIEML, L'Harmattan.

TOUBON, Jean-Claude et Khelifa MESSAMAH

- 1990 *Centralité immigrée. Le quartier de la Goutte d'Or. Dynamiques d'un espace pluriethnique : succession, compétition, cohabitation*, Paris, L'Harmattan.

VERPRAET, Gilles et Roselyne DE VILLANOVA

- 1984 « Territoire et migrations, analyse des relations interculturelles dans une cité résidentielle », *Espaces et sociétés*, 45 : 127-139.

VILLANOVA, Roselyne DE, en collaboration avec Rabia BEKKAR

- 1994 *Immigration et espaces habités. Bilan bibliographique des travaux en France, 1970-1992*, Paris, L'Harmattan.

ZEISEL, John

- 1981 *Inquiry by Design : Tools for Environment-Behavior Research*, Cambridge, Cambridge University Press.